

INSTRUCTION DE 10 HEURES

CONDITIONS DE LA VIE SACERDOTALE
EN CE TEMPS

(SI MUNDUS VOS ODI...)

*Si mundus vos odit, scitote quia
me priorem vobis odio habuit.*
(Joan. xv, 18.)

*Eritis odio omnibus propter no-
men meum.*
(Matth. x, 22.)

*Beati estis quum maledixerint
vobis et persecuti vos fuerint et
dixerint omne malum adversum
vos, mentientes propter me.*
(Matth. v, 11.)

*Beati eritis cum vos oderint ho-
mines, et quum separaverint vos et
exprobraverint nomen vestrum tan-
quam malum, propter Filium ho-
minis.*
(Luc. vi, 22.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Nous avons eu déjà l'occasion de le dire, il convient de le répéter encore : les *novissima verba* du Christ, son entretien suprême avec les Douze, depuis la fin de la dernière Cène jus-

qu'à l'enclos de Gethsémani, bien que s'adressant à tous les chrétiens, cependant visent d'une façon plus directe et plus particulière les Apôtres et leurs successeurs, les prêtres. Comment douter, par exemple, que le texte que je viens de citer, et qui trouve si bien sa place à la suite de ceux dont nous avons fait jusque-là le sujet de nos méditations, ne soit de la part du Maître une sorte d'avertissement privé à l'usage de ceux qui, devant continuer officiellement son œuvre, seront en butte aux mêmes malveillances et aux mêmes hostilités que lui? Plus la dignité qui leur est faite les rapproche de lui, plus leur situation au milieu du monde est semblable à la sienne, et plus aussi il leur faut s'attendre à des conditions analogues dans l'exercice de leur mission.

D'où pouvait bien venir, messieurs, le parti pris d'opposition dont nous voyons, d'après les Évangiles, que Jésus a été victime dès le premier début de son ministère extérieur et public? Vous le savez comme moi. Je n'ai pas la prétention de vous l'apprendre. Je vous le rappelle.

D'abord, les Juifs en général, plus spécialement les pharisiens, les docteurs, les scribes, les maîtres de l'opinion, s'étaient fait du Messie, de leur Messie si ardemment attendu, une idée tout autre que celle qu'il eût fallu, et que marquaient et soulignaient par avance les Écritures. Humiliés de tout ce qui s'était abattu sur leur patrie et leur nationalité d'épreuves, de

désastres, de ruines, ils rêvaient d'un Messie conquérant à qui ils devraient, après d'éclatantes victoires, de reprendre au milieu des peuples leur rang d'honneur. Ils ne reconnaissaient pas le Sauveur promis, le Sauveur espéré, sous les traits du pauvre prêcheur des synagogues, des grands chemins, du bord des lacs, sorti de Nazareth et de la Galilée. Ils disaient avec dédain : *Nos scimus quia Moysi locutus est Deus; hunc autem nescimus unde sit*¹. Et puis, et surtout, eux les rabbi de profession, eux les maîtres attitrés de la doctrine, eux accoutumés à la déférence des foules, ils ne toléraient pas le nouveau venu qui enseignait avec autorité, *Docens sicut potestatem habens*², une religion tout à la fois plus simple et plus sévère que la leur. Entre leurs mains l'idée religieuse, faussée et dénaturée, s'atrophiait. Au rebours de ce qui doit être, leur piété toute au dehors, toute de surface, ne gardait plus le souci des dispositions du dedans. Jésus vient, et dès la première heure stigmatise ce renversement des rôles. Il le fait en toute occurrence, et avec quelle énergie, quelle véhémence, quelle indignation! De là leur irritation chaque jour plus accentuée. Mettons-nous à leur place, messieurs. Supposons que ce soit contre nos théories de la justification par l'étalage des pratiques extérieures que le Christ n'ait pas cessé d'enseigner

¹ Joan. ix, 29. — ² Matth. vii, 29.

le culte intérieur, le *Regnum Dei intra vos est*¹. Supposons que nous ayons dû baisser la tête, courber le front, sous des apostrophes du genre de celles-ci, lancées en plein visage et devant le peuple : *Væ vobis, scribæ et pharisæi, hypocritæ, qui decimatis mentham et anethum, et cynimum, et reliquistis quæ graviora sunt legis : iudicium, misericordiam et fidem... Væ vobis, qui mundatis quod deforis est calicis et paropsidis, intus autem pleni estis rapina et immunditia*². De quelle lumière, de quelles forces n'aurions-nous pas eu besoin pour triompher de nos mécontentements et de nos colères? Certes, je n'excuse point ces gens-là. La lumière, ils l'ont eue. Les paroles du Christ et ses œuvres la répandaient à profusion. La force, ils auraient pu l'avoir s'ils l'avaient désirée et demandée. Non, je ne les excuse point. Je plaide seulement les circonstances atténuantes.

Mais trêve à ces considérations, qui nous entraîneraient trop loin. Revenons au sujet de notre méditation d'aujourd'hui sur le quinzième chapitre de saint Jean toujours. Jésus-Christ a subi l'assaut des antipathies et des haines d'une partie de son entourage; il nous a prévenus que nous aussi nous serions persécutés et hais. Nous devons nous y attendre. Et en même temps, chose inouïe, chose paradoxale, il a déclaré que nous trouverions au sein même de ces persécu-

¹ Luc. xvii, 21. — ² Matth. xxiii, 23, 25.

tions les éléments d'une joie supérieure. Nous devons essayer de comprendre pourquoi et comment.

I

Pour faire ressortir davantage, pour mieux mettre en saillie la similitude des conditions entre Notre-Seigneur et nous, que le texte choisi et cité tout à l'heure prophétise, rapprochons, si vous le voulez, messieurs, de quelques-uns des souvenirs les plus précis des Évangiles, les choses du jour.

Ouvrons au hasard les récits des synoptiques, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc : nous y verrons tout d'abord que Jésus est constamment l'objet, de la part de ses adversaires, de suspicions et d'une sorte d'organisation de procès de tendances. Comme ceux-ci ont juré de le perdre, ils cherchent à le discréditer devant l'opinion. Des expressions de ce genre reviennent à chaque page : *Unus ex eis, legis Doctor, tentans eum*¹... *Pharisæi tentantes eum... ut tentarent eum*²... *Abeuntes pharisæi, consilium inierunt ut caperent eum sermone*³... *Observabant eum ut accusarent illum*⁴... Ce que dut être pour Jésus cette hostilité latente, toujours

¹ Matth. xxii, 35. — ² Matth. xix, 3. — ³ Matth. xxii, 15.
— ⁴ Marc. iii, 2.

en éveil et aux aguets, ne consentant jamais à désarmer; ce parti pris de l'épier pour lui nuire, nous ne parviendrions jamais à le comprendre. Nous en pouvons juger approximativement, par la peine profonde faite d'humiliation, d'irritation et de dégoût, que nous ressentons pour notre compte, lorsqu'il nous faut subir des dispositions semblables de la part de ceux qui nous entourent et à qui nous avons affaire. L'occasion à cette heure s'en présente fréquemment. Nous aussi nous voyons à chaque instant nos bonnes intentions méconnues, nos meilleurs désirs travestis, nos démarches incriminées, nos paroles mal interprétées. Nous aussi on veut nous rabaisser devant l'opinion publique, et par la substitution peu à peu opérée de la défiance à l'estime entraver notre œuvre, paralyser notre action. Choisissons dans l'histoire de notre Maître deux épisodes particuliers où se révèle plus ouvertement la malveillance de ses compatriotes, et qui se prêtent mieux à des rapprochements avec notre propre situation.

Un jour, les pharisiens lui amènent une femme surprise en flagrant délit d'adultère, et lui demandent si, conformément à la loi de Moïse, il ne faut pas la lapider. *Hoc autem dicebant tentantes eum, ut possent accusare eum*¹. Ces prétendus gardiens de la morale se soucient médiocrement du devoir et de la sanction du

¹ Joan. viii, 3 et passim.

devoir. Ils n'ont qu'une préoccupation : mettre Jésus dans l'embarras devant la foule. Si Jésus se prononce pour la sévérité, comme il semble inévitable qu'il le fasse, son renom de bonté, qui est la meilleure part de sa popularité, subira un rude échec. S'il se prononce au contraire pour la pitié et l'indulgence, rien ne sera plus facile que de tirer parti contre lui de cette méconnaissance et de cette violation de la loi. Vous savez comment Jésus échappe à cette misérable embûche. D'un mot il confond ces fourbes : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat*. Il les force à se dérober piteusement l'un après l'autre, à commencer par les vieillards. Et la merveilleuse scène, quand ils ont tous disparu, se termine par cette parole qu'il faut couvrir de bénédictions : *Nec ego te condemnabo*. On procède à notre égard de la même façon chaque jour. Quand dans l'exercice de notre ministère nous nous montrons, envers les pauvres êtres déçus, sévères et exigeants, on nous accuse de cruauté. Quand, au contraire, nous témoignons de la compassion et de la bienveillance, on nous accuse de relâchement : *Tentantes eum, ut possint accusare eum*.

Un autre jour les mêmes pharisiens, auxquels se sont d'aventure mêlés des hérodiens, viennent lui demander, sur le ton de la déférence obséquieuse, mais au fond dans le dessein de le compromettre, s'il faut ou non payer l'impôt. Jésus sait à quoi s'en tenir sur leurs intentions :

*Qui, sciens versutiam illorum, ait illis: Quid me tentatis?*¹ Enseigner la légitimité du fisc romain, c'est froisser le patriotisme juif. Dissuader de payer l'impôt, c'est un cas de rébellion qu'il sera commode d'exploiter devant les représentants du pouvoir. Vous savez encore la solution que Jésus donne et qui contraint ces hypocrites au silence : *Quæ sunt Cæsaris, Cæsari; quæ sunt Dei, Deo*. Parole de sagesse et de lumière, qui établit pour jamais la distinction irréductible entre les droits de l'autorité civile et les droits de l'autorité divine. Nous aussi, sur ce même point délicat, on essaye de nous mettre en mauvaise posture. Lorsque nous disons qu'il faut accepter les lois de notre pays, on nous poursuit du reproche de faiblesse et de servilité. Lorsque nous revendiquons au-dessus de tout les intérêts de Dieu, on fait de nous des révoltés et de mauvais citoyens. On se flatte de nous trouver toujours en défaut, de prouver que nous avons toujours tort. *Ut eum caperent in verbo*.

Jésus, dans l'exercice même de sa mission, et quand il en accomplit les œuvres les plus bienfaisantes, est accusé d'hypocrisie, de raffinement dans l'hypocrisie². C'est l'histoire si connue de la guérison du malheureux possédé, aveugle et muet. Les pharisiens sont là. Le fait matériel auquel la foule applaudit est indéniable. Ils ne peuvent entreprendre d'en récuser la vérité. Les

¹ Marc. XII, 15; Matth. XXII, 18. — ² Matth. XII, 22, 32; Marc. III, 32; Luc. XI, 15.

voilà qui, plutôt que de se rendre à l'évidence, cherchent une explication déshonorante des choses. Ils osent bien prétendre que si le merveilleux thaumaturge guérit les démoniaques et cet infirme, c'est de par Béalzebub, prince des démons. Pour le coup, la mesure est comble. Jésus, d'ordinaire si plein de mansuétude, entre en une juste indignation. « Tous les péchés seront remis, dit-il, mais celui que vous commettez là ne saurait l'être; c'est le blasphème contre le Saint-Esprit. » Quand, au lieu de conclure, selon le degré de lumière qu'on possède, on cherche pour se dérober des explications visiblement mensongères; quand on pousse la subtilité de la mauvaise foi jusqu'à l'in vraisemblable, on est coupable envers Dieu et sa grâce de résistance ouverte, et c'est ce que vous faites.

Attendons-nous aux mêmes procédés : *Si patrem familias Beelzebub vocaverunt, quanto magis domesticos ejus* ¹! Nous ferons le bien. Nous arracherons des âmes à l'entraînement ou à la tyrannie du vice. Nous nous pencherons sur les détresses physiques pour les soulager. Nous consacrerons à vingt ans notre vie à tous les dévouements apostoliques. Plutôt que de croire à notre sincérité quand nous entrons dans les ordres, à notre générosité quand nous remplissons nos devoirs de prêtres, on ira chercher

¹ Matth. x, 25.

un dessous des choses inavouable. On dira que nous sommes guidés par la cupidité, par l'ambition, par le désir de nous conquérir des sympathies... Que sais-je? Nous serons traités de serviteurs de Béalzebub.

Faut-il mentionner ici ce détail répugnant? Jésus est accusé d'aimer la bonne chère et les plaisirs de la table : *Venit Filius hominis, manducans et bibens, et dicunt: Ecce homo vorax et potator vini* ¹. Si ces quatre mots ne se lisaient pas en toutes lettres dans l'Évangile, on ne pourrait jamais croire que la malveillance systématique ait osé se porter à un tel excès : *Homo vorax, potator vini*. Parce que le Sauveur, au début de sa carrière publique et de son apostolat, pour rendre au mariage le prestige perdu, pour bénir la famille dans la personne des époux, avait assisté aux noces de Cana; parce que, dans son ardent désir de poursuivre et de conquérir les égarés, les pécheurs, il s'asseyait quelquefois à la table des publicains, on a l'impertinence de faire de lui un joyeux convive, une façon de parasite en quête de bonnes fortunes de circonstance. C'est à rougir de la sottise et de la méchanceté humaine.

Homo vorax, potator vini. Vous savez, messieurs, si c'est là un grief bruyamment et incessamment articulé contre le clergé. Avec les neuf cents francs de traitement que vous tou-

¹ Matth. xi, 19.

chez pour la plupart, avec le casuel insignifiant qui s'y ajoute, on se demande comment vous seriez bien en mesure de mener un grand train de maison. La vérité est que la très grande majorité des prêtres de France, desservants ou curés, vivent modestement, pauvrement, et que s'il leur fallait s'accommoder de leur régime alimentaire accoutumé, la plupart de ceux qui formulent contre eux ce genre de reproches se trouveraient fort à plaindre. Mais vous acceptez quelquefois dans les familles riches des invitations que les convenances vous imposent d'accepter; mais vous vous recevez quelquefois entre vous, heureux que vous êtes, et à juste titre, d'adoucir la solitude et l'austérité habituelle de votre presbytère, par la bonne cordialité de vos confrères du voisinage; cela suffit. On dira de vous, on dit de vous que vous êtes des viveurs. Et cette accusation, plus que nulle autre peut-être, trouve accès dans l'opinion. Il n'en est pas de plus aisément populaire.

Aux attitudes méchantes et grossières à l'égard du Christ, se joignaient les attitudes dédaigneuses. Les pharisiens le prenaient de haut avec la simplicité de ceux qui l'admiraient¹. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme, » dit-on devant eux. Eux de répliquer, sur le ton de l'arrogance blessée au vif : « Est-ce que quelques-uns des princes des prêtres ou parmi

¹ Joan. VII, 32-45 et passim.

nous, a jamais cru en lui? » Et ils ajoutaient : « Cela est bon pour les petites gens, qui ne savent rien et qu'on méprise. » Le prêtre, héritier de la mission de Celui qui est venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité, de celui qui a déclaré avec une audace surhumaine être la vérité, ne saurait, lorsqu'il enseigne l'Évangile, échapper à ce persiflage. Songez donc, messieurs! Nous ne parlons, nous autres, que de l'énigme de la destinée, que du pourquoi et du comment de la vie, que du sens de la douleur à travers l'existence, que de la conscience, que du devoir, que de ce qui nous attend après le dernier soupir et le cercueil. Nous ne donnons pour preuve de la divinité de la doctrine chrétienne que les vingt siècles d'histoire où sa puissance de transformation privée et sociale brille plus que le soleil dans l'espace. Remarquez-le encore. Pour la plupart, nous sommes de naissance et de condition modeste. Est-ce que les privilégiés du savoir, les maîtres de la parole, les lauréats des instituts, les créateurs de grandes industries, qui traitent de questions autrement plus importantes, ont le loisir de nous entendre? Et s'ils nous entendent, peuvent-ils s'abaisser à tenir compte de nos enseignements? *Numquid aliquis ex principibus, credit?* Cela est bon pour les simplistes, ceux qui ignorent tout... : *Turba hæc quæ non novit legem.*

Ah! messieurs, c'est un rude assaut pour

notre dignité, pour notre fierté, que cette mésestime hautement affichée de nos personnes et de notre œuvre, que cette accusation portée contre nous, d'en faire accroire, faute de mieux, aux petits et aux humbles, aux femmes, aux enfants, aux gens d'instruction médiocre et de volonté faible. Nous sentir en possession de la vérité qui seule, à le bien prendre, est nécessaire; de par une vocation authentique, nous savoir investis de la mission de répandre à pleines mains et à plein cœur cette vérité indispensable; mettre à remplir notre tâche sainte tout ce que nous avons d'intelligence, de dévouement, de générosité, et nous heurter sans cesse aux sarcasmes et au mépris des hommes soi-disant supérieurs, parce qu'ils ont un peu de célébrité ou d'or! Je pousse peut-être les choses à l'extrême. Certes, il s'en faut que nous ne rencontrions qu'une malveillance hautaine de la part de l'élite de la société. Tout compte fait pourtant, de nos jours, à cette heure, il reste que ceux qui, dans le monde, tiennent le haut du pavé, en grande majorité ne daignent pas nous prendre au sérieux, ni honorer les doctrines dont nous nous disons les apôtres. Quand nous souffrirons trop de ce genre d'épreuve, relisons le septième chapitre de l'Évangile de saint Jean.

Le paroxysme de cette hostilité de l'entourage se produisit au prétoire, devant Anne et Caïphe. Tout allait bien pour les adversaires

obstinés de Jésus. Le coup de mains de Gethsémani le leur avait livré. La condamnation juridique ne tarderait pas à être rendue. Mais encore fallait-il instruire un jugement, un simulacre de jugement. C'est alors que les pharisiens, les scribes, les anciens du peuple, tous ceux qui depuis trois années rêvaient de se débarrasser de lui et de le perdre, n'ayant pas d'accusation valable à produire, se mettent en quête d'un faux témoignage : *Quærebant falsum testimonium*. Le mot est dans l'Évangile. Il marque, comme d'un fer rouge, ces malheureux au front. Oui, le sachant et le voulant, ils se sont abaissés jusqu'à provoquer le mensonge au service de leur haine. Si la réalité de cette ignominie n'était pas garantie par la sainte Écriture, on n'y pourrait pas croire.

Eh bien! messieurs, pour continuer le rapprochement que nous nous permettrons entre notre Maître et nous, toute proportion gardée, nous devons nous attendre à ce qu'on en agisse de même à notre égard. On exagérera nos torts de tout genre, dans les conversations, au besoin dans la presse; et quand cette façon de nuire sera épuisée, on ne reculera pas devant la calomnie pure, c'est-à-dire devant le faux témoignage : *Quærebant falsum testimonium*. Que de prêtres, à un moment ou l'autre de leur vie, ont été victimes de l'animosité de telle ou telle personne, de tel ou tel groupe de mécontents et d'ennemis, poussée jusqu'à cet excès odieux!